

Bons baisers du col de l'Espérance

Cher Henri,

J'ai bien reçu votre merveilleuse lettre, votre belle déclaration d'amour juste avant mon départ pour le sud. Je n'ai pas été étonnée, il est vrai que nos charmantes rencontres se sont multipliées ces temps derniers. Vos mots enflammés m'ont beaucoup troublée... Cependant, je dois vous faire part d'événements récents qui ont bousculé mon quotidien et apporté une nouvelle orientation à ma vie. Je vais commencer par vous raconter mes péripéties durant la guerre, car mon voyage actuel est très lié à cette époque.

J'ai intégré l'armée des ombres dès les premières heures de l'occupation. Je me suis laissée entraîner dans la résistance par de bons amis étudiants, de joyeux drilles insouciant et inconscients. Nous étions, à ce moment-là, plus en quête d'aventure et d'action qu'animés par des convictions politiques et patriotiques. « Jeannette » devint alors « Freda ».

Hélas, les choses ont vite mal tourné, un des membres de notre section s'est fait arrêter, torturer et a dénoncé tous les autres...

En tant qu'opératrice radio au sein de notre groupe, j'avais en mémoire quantité d'informations : les principaux codes de chiffrement, la structure de notre réseau et surtout des noms et des pseudonymes. La tête de linotte qui me caractérisait à l'époque n'avait pas mesuré la gravité de la situation. Même en ayant eu vent de quelques interpellations, je regagnais idiotement ma petite chambre de bonne tous les soirs en pensant que les choses se tasseraient. En fait, Freda était la seule à n'avoir pas encore été trouvée !

Une nuit, on força ma porte. Non, pas la milice, heureusement ! Deux résistants de l'organisation « Comète » venaient me chercher pour m'envoyer... à Londres !

Bien que très réticente, je finis par obtempérer, car le plus costaud des deux m'expliqua, en me serrant amicalement le cou, que je ne tomberai jamais aux mains de la Gestapo vivante...

Je traversais donc la France du Nord au Sud par étapes discrètes pour atteindre enfin les contreforts des montagnes, il ne restait plus qu'à quitter le pays par des sentiers abrupts et clandestins.

Mais qu'elle était haute cette montagne ! Et que le chemin de la liberté était éprouvant, surtout pour une citadine sans entraînement ! Passer de l'autre côté demandait plusieurs jours...

Au bout de deux, on fit une halte forcée dans une bergerie perchée à plus de deux mille mètres. Des patrouilles fouinaient dans les environs et les randonnées secrètes étaient momentanément suspendues. Tant mieux, je n'en pouvais plus ! Aleix, un grand gaillard robuste taillé à la serpe et sa sœur Violette, une fille de mon âge plutôt fluette, tenaient le refuge. La pause du lendemain s'annonçait donc tranquille et réparatrice, mais aussi quelque peu ennuyeuse. Violette me proposa alors une balade prudente aux alentours. Cette fille était impressionnante, sa connaissance de la faune et la flore du coin semblait encyclopédique. En fin d'après-midi, tout en me contant quelques légendes de la région, elle me confectionna une couronne de fleurs et me l'ajusta sur la tête en riant. Elle avait une adorable binette et de magnifiques yeux turquoises.

De retour au refuge, Aleix m'annonça la poursuite de mon voyage, le passage de la frontière se ferait dans la nuit avec Violette pour guide.

Notre marche débuta lorsque l'obscurité devint maquisarde. Le chemin n'était pas trop difficile, mais ma passeuse cavalait et la suivre me demandait beaucoup d'énergie et de concentration. Elle s'arrêta soudainement très inquiète : on percevait des aboiements lointains, une patrouille était sur nos talons ! Se séparer s'avérait crucial... Violette me montra une sente raide et caillouteuse menant à la frontière en moins d'une heure. Elle emprunterait ce

raccourci bien connu de tous, en espérant que nos poursuivants lui emboîteraient le pas. Moi, je devais continuer sur le chemin jusqu'à une bifurcation, prendre à droite et j'arriverai tranquillement au village où l'on m'attendait...

Je me souviendrai toujours de ses derniers mots :

« Dommage, Jeannette et Violette, ça sonnait bien ! Nous sommes au Col de l'Espérance, retrouvons-nous ici après la guerre, à l'anniversaire de cette journée... Enfin... Peut-être ? »

Elle afficha un petit sourire triste puis tourna les talons en criant :

« Cours, Jeannette et ne t'arrête pas ! »

Je continuai donc seule, la peur au ventre, en essayant de me persuader que tout irait bien.

Mais peu après notre séparation, un hurlement épouvantable résonna dans la montagne ainsi que des claquements de coups de feu !

Elle venait d'être rattrapée et abattue...

J'accélérai ma foulée en pleurs et complètement bouleversée. Je ne me souvins plus avoir passé la bifurcation ni même avoir pris à droite ! C'était le bon chemin pourtant, j'arrivai enfin au lieu du rendez-vous : le lavoir à l'entrée du village. J'étais sauvée, mais anéantie par le sacrifice de Violette.

Mon voyage désormais cafardeux continuait : Gibraltar puis l'Angleterre.

À Londres, je retrouvai ma fonction d'opératrice radio au sein des services secrets. On me posta finalement au « Home Station » de Grendon Underwood, dans le comté de Buckinghamshire. J'y restai durant tout le conflit et devins une spécialiste du décodage.

Un matin moins grisailleux que les autres, un illustre général des forces françaises libres accrocha une médaille sur mon revers de veste et me secoua vigoureusement la main. Le jour de gloire était arrivé et il fallait retraverser la manche, je pliais donc bagage...

Violette n'a jamais quitté mes pensées. Comment oublier cette nuit terrible ? Je savais que je devais retourner là-bas. Mais le temps d'organiser ma vie d'après-guerre, deux années s'étaient déjà écoulées. La nécessité de faire ce voyage de mémoire s'imposa finalement, je devais ranger mes souvenirs douloureux dans une boîte, la fermer et avancer. Le sac à dos de Freda reprit donc du service et je ne tardais pas à revenir aux pieds des montagnes, symboliquement la veille du sinistre anniversaire.

Après une nuit agitée dans une pension pourtant paisible, j'attrapai le premier autocar en direction du col de l'Espérance, un petit bouquet de violettes à la main. Je voulais retrouver l'endroit où nous nous étions quittées et l'y déposer. Arrivée là-haut, les larmes aux yeux, je tentai de me repérer mais m'agaçai rapidement, ne reconnaissant rien ! Mais où était donc le départ de ce maudit sentier ?

Et soudain, une voix derrière moi, une voix que je reconnus immédiatement...

« Eh bien Jeannette ! Tu en as mis du temps pour remonter ! »

Non... Inimaginable... Impensable ! Je me suis retournée, crispée, avec le fol espoir de... et... Elle était là ! Violette !

Mon cri de stupeur la fit rire aux éclats ! Ai-je besoin d'écrire que ce fut le plus merveilleux moment de ma vie ? Et vous imaginez bien l'interminable effusion de joie qui s'ensuivit !

Finalement, Violette m'expliqua ce « miracle » :

Elle portait un revolver, cadeau d'un pilote de la RAF escorté quelques mois plus tôt. Les aboiements s'entendaient maintenant distinctement et Violette comprit que le subterfuge avait bien fonctionné mais aussi que le chien allait inmanquablement la rattraper. Elle s'arrêta, sortit l'arme de son sac à dos et fit face avec sang-froid. Un berger allemand ne tarda pas à surgir des ténèbres, lui saisit brutalement la jambe et la renversa. Abattre l'animal tout de suite aurait révélé à la patrouille que leur fugitif était armé. Elle patienta donc, en hurlant de douleur, une main cramponnée sur son Enfield dissimulée sous sa veste, l'autre essayant de desserrer la mâchoire de la bête. Deux soldats se montrèrent enfin, d'abord prudents, puis rassurés en la voyant immobilisée à terre. Ils s'avancèrent goguenards, en remettant leur fusil

sur l'épaule. Quand les deux hommes furent à portée, Violette tira plusieurs fois et ils s'écroulèrent, mortellement touchés. Le cabot, quant à lui, lâcha prise dès le premier coup de feu et s'enfuit ! Violette se releva avec difficulté, une plaie profonde à la cuisse... Impossible de poursuivre la descente ! Elle se réfugia dans une des nombreuses cavités des environs en guettant anxieusement l'arrivée d'autres patrouilles... Mais Aleix avait lui aussi entendu les coups de feu... Il savait où chercher et la retrouva bien avant l'aube. Son frère la transporta sur son dos, tous deux disparurent ensuite dans la montagne...

— Et toi ? Me demanda Violette impatientement...

Je l'ai fixée béatement, j'ai lâché mon bouquet du souvenir avant de la prendre dans mes bras et j'ai posé mes lèvres sur les siennes.

Henri, vous êtes une belle personne et je sais que vous comprendrez.

C'est vrai... Jeannette et Violette, ça sonne bien !

Je ne reviendrai pas.

Oubliez-moi et trouvez votre bonheur auprès d'une autre.

Prenez bien soin de vous.

Bien affectueusement.

Jeannette.

1400 mots

